

GUY OF WARWICK (couplets)

Introduction, résumé et traduction des vers 309-378 ; 4126-4158 et 6754-6792

Tatjana Silec Plessis

Paris-Sorbonne (Paris IV)

Introduction

Ce long poème, qui occupe les folios 108 à 148 du manuscrit Auchinleck, est en partie abimé : il manque le début (que les éditeurs du manuscrit en ligne estiment à 176 vers), ainsi qu'un autre morceau du texte après le folio 120. Il nous reste toutefois 6923 vers écrits en rimes plates et dans un dialecte du Sud-Est, probablement de Londres¹ par le copiste principal du manuscrit, qui fut aussi l'organisateur et le compilateur en chef du volume tout entier². Il a ceci de particulier qu'il se finit abruptement, sans épilogue, ce qui s'explique par le fait que le romance en strophes couées qui vient immédiatement après lui dans le manuscrit est en réalité sa continuation. Son autre particularité est de suivre très fidèlement sa source anglo-normande, de sorte qu'il pourrait être considéré comme sa traduction plutôt que son adaptation³.

Notre texte est l'exemple le plus ancien de ce qui est aujourd'hui surnommé « la version A » de la légende de Guy de Warwick, qui eut beaucoup de succès au Moyen Âge et compte un grand nombre de recensions. Deux autres exemples plus tardifs de cette version ont survécu : l'un dans le manuscrit Cambridge Caius College 107, qui date du début du XV^e siècle et est écrit dans un dialecte du Sud-Est des Midlands, l'autre dans le BL Sloane 1044, qui fut rédigé dans la deuxième partie du XV^e siècle, également dans un dialecte des Midlands, mais cette fois-ci plutôt de l'Ouest, et dont il ne reste que 216 vers. Il subsiste également un fragment de poème en rimes plates plus ancien que la présente version et écrit dans un dialecte du Nord dans deux manuscrits : le NLW MS Binding Fragments 578 (lequel a été édité par M. Mills et D. Huws, dans *Fragments of an Early Fourteenth-Century 'Guy of Warwick'*, Medium Ævum Monographs New Series IV, Oxford, Blackwell, 1974) et le BL Additional 14408. Il existe également un fragment ultérieur (de la fin du XV^e siècle) également en rimes plates, dans le CUL MS Ff.2.38 (*olim* no. 690), qui a en commun avec le manuscrit Auchinleck un certain nombre de poèmes, à savoir *A Penniworth of Witt*, *Beues of Hamtoun*, *The Seven Sages of Rome* et *Sir Degare*.

Le poème combine, sur un socle vaguement historique, des éléments typiques des romances médiévaux (Guy combat une grande variété d'ennemis et tout un bestiaire fantastique pour gagner la main de la belle Felice). Son auteur – qu'il s'agisse de celui du texte moyen-anglais ou du poème anglo-normand dont il s'inspire largement – porte une grande attention aux vertus de courtoisie, de *gentillesse* (dont il est montré, chose peu courante, qu'elles ne sont pas uniquement l'apanage de personnes de noble lignée⁴) et de générosité, qualité sur laquelle le poète insiste assez lourdement, peut-être pour

¹ Comme dans tout romance, on y trouve toutefois des expressions figées aux inflexions tirées d'autres dialectes et qui témoignent, soit d'emprunts faits à d'autres versions de l'histoire de Guy et plus largement à d'autres poèmes épiques, soit de la liberté qu'avaient les poètes de l'Angleterre médiévale de varier les formes à leur gré en fonction de leurs besoins. (Voir à ce sujet Alison Wiggins, *Guy of Warwick : Study and Transcription*, thèse de doctorat non publiée, Université de Sheffield (2000), p. 201 *sq.*, particulièrement p. 206.)

² « Middle English Guy of Warwick », Alison Wiggins, Rosalind Field (éds.), *Guy of Warwick : icon and ancestor*, Cambridge, D. S. Brewer, 2007, p. 61-80, p. 62.

³ Susan Crane, citée par Ivana Djordjević in « Guy of Warwick as a Translation », Alison Wiggins, Rosalind Field (éds.), *Guy of Warwick : icon and ancestor, op. cit.*, p. 27-43, p. 27.

⁴ Le héros, dont on ne sait s'il est de petite noblesse ou issu du commun, est un « Cendrillon au masculin » dont l'ascension se fait au mérite et sert à promouvoir un système (la chevalerie) qui élève ses membres dans tous les sens du terme. (Rosalind Field, « From Gui to Guy : The Fashioning of a Popular Romance », in Alison Wiggins, Rosalind Field (éds.), *Guy of Warwick : icon and ancestor, op. cit.*, p. 44-60, p. 46.)

convaincre son mécène de ne pas faire preuve de pingrerie à son égard⁵. Il prend un soin particulier à donner un contexte pseudo-historique⁶ aux aventures de son héros, en tout cas lorsqu'elles se passent en Europe⁷ et met également l'accent sur l'importance, pour un chef de guerre, de demander les conseils de ses vassaux, ainsi que sur le rôle de la diplomatie dans le règlement de conflits⁸. Son romance montre aussi, de manière assez inhabituelle dans une œuvre de ce type, comme le jeu des alliances, dans le système féodal, peut très vite transformer en conflit international une querelle locale, et comment ces alliances prennent forcément le pas sur les amitiés privées, créant des situations passablement inconfortables pour les vassaux des grands seigneurs forcés de les assister, au mépris de leurs sentiments personnels⁹. Il est également inhabituel dans son traitement des sentiments, justement, car ceux-ci sont exprimés de manière plus prolixe et plus exacerbée – on se pâme souvent dans ce poème, les hommes autant que les femmes – que dans la plupart des romances anglais. Ceux-ci ont en effet tendance à en faire l'économie et à préférer l'action à l'exposition psychologique, même lorsqu'ils sont adaptés, comme c'est le cas ici, de poèmes ou de romans français ou anglo-normands, où l'on accorde plus d'intérêt à ce genre de choses !

Guy of Warwick eut un énorme succès au Moyen-Âge, ainsi qu'à la Renaissance, comme en témoigne l'intérêt que lui portent Lydgate, qui consacre un poème au preux à des fins sans doute politiques¹⁰, et Spenser qui l'inclue (sous le nom de Guyon) dans *The Faerie Queene*¹¹. Le personnage central de ce romance est notable en ce qu'il devient d'emblée, dès les premières recensions en anglo-normand de ses aventures, un héros national (dans la mesure où existait une conscience nationale anglaise au XIII^e siècle), mais aussi régional, les seigneurs de Warwick, pour qui l'œuvre source fut probablement composée¹², ayant rapidement compris l'intérêt qu'il pouvait y avoir à l'inclure dans leur arbre généalogique.

Ce poème peut se fractionner en un certain nombre de sections de longueur plus ou moins égales, comme un autre long romance présent dans le manuscrit, à savoir *Bevis of Hamtoun*. En effet, à l'exception de la première partie qui traite des jeunes années du héros et qui est assez courte (environ 600 vers), le reste du poème se divise facilement en segments d'environ 1000 vers, et c'est ainsi que nous avons choisi de présenter le résumé ci-dessous pour plus de clarté.

⁵ On considère aujourd'hui qu'elle fut sans doute écrite par un chanoine de l'abbaye d'Osney pour le mariage du comte de Warwick avec Margery D'Oilley dont nous ne connaissons pas la date exacte, mais qui s'est forcément tenu avant la mort de la fiancée, à savoir en 1205. (Rosalind Field, « From Gui to Guy », Alison Wiggins, Rosalind Field (éds.), *Guy of Warwick : Icon and Ancestor op. cit.*, p. 50.)

⁶ Raison pour laquelle l'épopée de Guy de Warwick fut longtemps considérée comme de l'histoire à peine romancée et parfois rangée avec les chroniques dans les manuscrits où il figure avec d'autres textes combinant faits historiques et fiction. (Marianne Ailes, « *Gui de Warewic* in its manuscript context », in Alison Wiggins, Rosalind Field (éds.), *Guy of Warwick : Icon and Ancestor, op. cit.*, p. 12-26, p. 22-23.)

⁷ Dès qu'il traverse la Méditerranée, c'est une autre histoire : là, le poète n'essaie guère de donner un air vraisemblable à son récit, mais son œuvre a le mérite de rappeler à ses lecteurs/auditeurs la présence réelle d'Anglais à Constantinople à une époque lointaine.

⁸ Voir dans la 3^e partie comment deux seigneurs sont conviés par le héros à résoudre leurs différends en en discutant plutôt qu'en se faisant la guerre.

⁹ L'auteur prend néanmoins soin de situer de telles querelles sur le continent européen ou au Moyen-Orient, et donc à bonne distance de l'Angleterre, présentée comme un lieu beaucoup plus sûr, mais où il ne se passe pas grand-chose d'intéressant ! (Voir à ce sujet l'article de Judith Weiss, « Guy de Warewic at Home and Abroad », in Alison Wiggins, Rosalind Field (éds.), *Guy of Warwick : Icon and Ancestor, op. cit.*, p. 1-11). C'est d'ailleurs l'argument que donne le jeune Guy à son père lorsque celui-ci tente de l'empêcher de s'en aller à nouveau v. 1029-30.

¹⁰ Lydgate fut le protégé d'un certain nombre de personnages influents, dont Richard Beauchamp, Comte de Warwick, qu'il accompagna en France. (Velma Bourgeois Richmond, *The Legend of Guy de Warwick*, New York et Londres, Garland, 1929, 1996, p. 123-4)

¹¹ Voir à ce sujet l'article de Andrew King, « Guy of Warwick and The Faerie Queene, Book II : Chivalry Through the Ages », in Alison Wiggins, Rosalind Field (éds.), *Guy of Warwick, Icon and Ancestor, op. cit.*, p. 169-184.

¹² Voir note 5.

Bibliographie :

Édition de l'œuvre :

J. Zupitza, *Guy of Warwick*, EETS ES 42, 49, 59 (Londres, Trübner, 1883-91).

Bibliographie secondaire :

CRANE, Ronald S., « The vogue of *Guy of Warwick* from the close of the Middle Ages to the romantic revival », *Publications of the Modern Language Association of America* 30:2, 1915, p. 125-194.

DANNENBAUM, Susan Crane, « Guy of Warwick and the question of exemplary romance », *Genre*, 17, 1984, p. 351-374.

RICHMOND, Velma Bourgeois, *The Legend of Guy de Warwick*, New York et Londres, Garland, 1929, 1996.

WIGGINS, Alison, « *Guy of Warwick* : Study and Transcription », thèse de doctorat non publiée, Université de Sheffield (2000). (La première partie qui concerne l'étude du poème est téléchargeable en PDF à l'adresse suivante : [etheses.whiterose.ac.uk/6039/1/341831.pdf](https://theses.whiterose.ac.uk/6039/1/341831.pdf). Dernière consultation le 10.09.2017)

—, FIELD, Rosalind (éds), *Guy of Warwick : icon and ancestor*, Cambridge, D. S. Brewer, 2007.

Résumé

I. Adolescence de Guy (v. 1- 617)

Guy est le fils de l'intendant du comte Rohaut de Warwick. C'est un jeune homme parfait en tous points, aussi beau que fort, sage et généreux. Seule ombre à ce tableau élogieux : il n'est pas de haute lignée, ce qui n'empêche pas le comte, qui n'a qu'une fille, de l'aimer comme son fils. Guy a été éduqué par son « père adoptif » (« forster fader », v. 45), Herhaud d'Arden (Ardenne), qui lui a tout appris en matière de chasse et de fauconnerie. Le jour de la Pentecôte, une grande fête est organisée à Warwick, à laquelle sont conviés les nobles des environs. Pendant les jeux qui y sont organisés, il est traditionnel que jeunes gens et jeunes filles nouent des liens amoureux (mais de bon aloi, bien sûr), nous dit le poète v. 61-64. Le comte donne pour tâche à Guy de se mettre au service d'une jeune fille nommée Felice pendant les festivités, ce que Guy fait diligemment, car il en est tombé instantanément amoureux. D'autres demoiselles lui font les yeux doux, mais Guy ne pense qu'à Felice, et en conçoit de grands tourments, car c'est la fille du comte. Son désarroi est remarqué par beaucoup à la cour, mais lorsqu'on lui demande la cause de son humeur sombre, le jeune homme se contente de répondre qu'il est la proie d'un si grand mal qu'il pourrait bien en mourir.

Guy finit par se résoudre à avouer ses sentiments à l'élue de son cœur, malgré la crainte qu'il a de sa réaction ainsi que de celle de son père (v. 205-230). Malheureusement, Felice réagit comme il le craignait : par la moquerie, le traitant de fou bien trop hardi (« fole musard », v. 234), de « garsoun », « page, serviteur ») qu'elle serait bien folle de choisir comme amoureux plutôt qu'un noble de haut lignage, d'autant que son père le tuerait s'il venait à apprendre la chose. La jeune fille conclut sa harangue en lui interdisant de revenir la voir. Guy se réfugie dans sa chambre, où il se morfond sept jours durant, le regard fixé sur la tour où se trouve Felice, à la consternation de son père, de sa mère Sabine, et même du comte qui lui envoie son médecin (v. 357-380), ce qui est l'occasion pour le poète de détailler les souffrances causées par l'amour. Ledit médecin conclut sobrement à une fièvre et s'en va, laissant Guy dans le même état qu'il l'a trouvé¹³. Le garçon prend alors la décision de mourir par amour, et s'en va trouver Felice, devant qui il s'évanouit une fois sa déclaration faite. La jeune fille, que

¹³ Voir extrait 1 plus bas dans la section « Traduction ».

les mots de Guy ont fini par toucher, donne l'ordre à une suivante de l'installer un peu plus confortablement sur le sol. La suivante s'exécute, avec force larmes et soupirs, car elle donnerait tout pour être noble dame et pouvoir être aimée de Guy, — déclaration qui suscite l'ire de sa maîtresse.

Lorsque l'adolescent se réveille, Felice lui reproche d'abord de chercher à se faire tuer en lui déclarant ouvertement son amour, mais reconnaît qu'il l'a convaincue de la profondeur de ses sentiments. Seulement, elle ne pourra l'aimer que le jour où il aura été fait chevalier (v. 515-522). Fou de joie, Guy demande alors à être adoubé, ce que le comte accepte. Au cours de la cérémonie vingt jeunes hommes, tous de noble lignée, sont également faits chevaliers (v. 545-550), mais Guy les éclipse tous par la richesse de son accoutrement. Toutefois, cela ne suffit pas à Felice, qui lui signifie qu'il doit maintenant prouver sa valeur. Guy demande donc l'autorisation à son père de partir faire ses preuves. Celui-ci accepte, et lui donne pour compagnons Herhaud et deux autres hommes de confiance, Torold et Sir Urri.

II. Premières aventures de Guy (v. 618 – 1584)

Guy arrive en Normandie, et plus précisément à Rouen, où l'on prépare un grand tournoi, organisé par l'empereur¹⁴ en l'honneur de sa fille, et dont le prix est un gerfaut, une monture et deux chiens de chasse, tous de très grand prix, ainsi que la main de la jeune fille – sauf si l'heureux vainqueur en connaît une plus belle dans son pays (v. 668). Guy remporte évidemment la série de joutes. Alors qu'il se repose de la fatigue de la journée arrive un serviteur fort courtois venu de la part de Blanchefleur, la fille de l'empereur. Il lui rappelle qu'il a gagné — outre le gerfaut, le cheval et les chiens — l'amour de cette dame, s'il le désire. Guy répond tout aussi courtoisement au messager, et, en remerciement de ses services, il lui offre ses armes ainsi que d'autres richesses. Faisant assaut de politesse, son interlocuteur l'assure qu'il n'est pas venu dans l'espoir d'être récompensé mais qu'il rapportera avec plaisir ses paroles à Blanchefleur¹⁵. Après son départ, Guy envoie deux serviteurs en Angleterre rapporter au comte ses exploits et lui offrir les présents qu'il a gagnés au tournoi.

Guy poursuit sa quête d'aventures en Espagne, puis en Allemagne, ainsi qu'en d'autres endroits non spécifiés pendant un an, jusqu'à ce qu'Herhaud finisse par le convaincre qu'il est temps pour lui de rentrer en Angleterre, puisqu'il a gagné tous les prix possibles. Guy décide alors de se présenter au roi Athelston (Athelstan), fait la connaissance de maint personnage de haut rang à la cour, et reçoit de nombreux présents de nobles avides de se mettre dans les bonnes grâces du preux (v. 911-912). Puis il retourne à Warwick où on lui fait aussi très bon accueil. Las ! Felice lui réclame tout de même d'établir aux yeux de tous en Angleterre qu'il est un chevalier sans pareil pour obtenir son amour. Guy, meurtri, s'en va une nouvelle fois, non sans lui signifier qu'elle aura sa mort sur la conscience s'il périt en tentant de la satisfaire. Il demande à nouveau la permission au comte de s'en aller chercher la gloire en des terres incultes (« vncoupe lond », v. 996).¹⁶ Ce dernier tente de le convaincre de rester un peu plus longtemps auprès de lui, mais Guy s'entête et il le laisse partir. À son père il affirme que pour vivre à l'aise et dans la paix une fois vieux, il faut avoir gagné le respect de tous dans sa jeunesse et qu'il n'y a pas d'avenir pour lui en Angleterre (v. 1023-1036). Sa mère tente de le dissuader de partir, en lui disant qu'il finira par faire mourir d'anxiété ses parents s'il ne revient pas de ses voyages, mais Guy ne veut rien entendre et met fin à la conversation avec une brutalité qui ne lui ressemble guère et qu'il regrettera par la suite.

¹⁴ Le poète ne précise pas l'identité de l'empereur, mais il s'agit probablement du chef du Saint Empire romain germanique, car l'auteur du poème anglo-normand sur lequel repose en partie notre texte s'inspire plutôt de ce qu'il connaissait de la situation politique des régions traversées par Guy à son époque plutôt qu'à celle où est censée se passer l'histoire, à savoir la première partie du X^e siècle, époque où un roi (diversement appelé roi de Germanie ou du Royaume Teuton) plutôt qu'un empereur gouvernait les territoires cités dans le texte.

¹⁵ L'aspect pédagogique de *Guy of Warwick (couplets)* n'est jamais plus évident que dans les dialogues dont le thème principal est la courtoisie.

¹⁶ On apprend quelques vers plus loin qu'il parle de la Normandie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Lombardie, ce qui témoigne d'un certain chauvinisme de sa part (et de celle de l'auteur) !

S'ensuit une nouvelle liste de prouesses dans des tournois normands, espagnols, allemands, et lombards. Mais il s'attire la haine d'un adversaire malheureux : le duc Otuon¹⁷, un félon sans morale (« Pat vnwrast was & feloun », v. 1078), qui décide de se venger de Guy. Ayant remarqué qu'il avait été gravement blessé lors d'un tournoi du côté de « Bonevent »¹⁸ (v. 1074), le Lombard rassemble une petite troupe de guerriers (sur lesquels il se voit toutefois obligé de faire porter le poids du serment qu'ils lui ont fait de l'assister en toute chose pour les convaincre de lui obéir) et leur donne pour mission de tendre une embuscade à Guy dans la forêt de « Pleyns », de tuer ses hommes et de lui ramener l'Anglais, qui finira son existence dans l'une des oubliettes de son château. Évidemment, le plan échoue, mais Guy perd tout de même Torold et Urri. Herhaud est quant à lui gravement blessé, au point que Guy le croit mort lui aussi. Le chevalier se repent amèrement de n'avoir écouté ni son seigneur, ni son père, tout cela pour l'amour de Felice. Puis il s'en va quérir un ermite des environs, à qui il confie les corps d'Urri et de Torold, tandis qu'il charge sur sa monture un Herhaud inanimé, qu'il emmène dans une abbaye voisine. Puis il se cache chez un ermite (sans doute le même que précédemment), le temps de guérir de ses blessures. Ceci fait, il se remet en quête de tournois, qu'il continue à gagner avec une régularité sans faille.

III. Guy vole au secours du duc de Louvain¹⁹ (v. 1585- v. 2514)

Après un long séjour chez le duc Reyner à « Sessoyne »²⁰, il se décide à rentrer en Angleterre car cinq ans ont passé, alors que sa renommée va jusqu'à « Antiage » (Antioche). Pendant ce temps, Herhaud, rétabli, s'est mis à sa recherche. Les deux hommes se retrouvent par un heureux hasard au bord de la mer, sur un piton rocheux (« At a pinnacle bi þe se », v. 1523) et tombent dans les bras l'un de l'autre. Tous deux se rendent chez le duc Milon, qui les reçoit richement, puis se dirigent vers St Omer, où Guy aperçoit, depuis la fenêtre de la chambre (d'auberge ?) où il se trouve, un pèlerin en piteux état. Celui-ci lui apprend que l'empereur d'Allemagne a attaqué le duc de Louvain pour se venger de la perte d'un neveu lors d'un tournoi (alors que le neveu en question avait forcé le duc au combat). Le duc s'est réfugié à « Arrascoun »²¹ où il est assiégé par l'empereur. Guy décide (avec l'approbation d'Herhaud) de se porter au secours du duc avec cinquante chevaliers. Il réussit à entrer dans la ville assiégée. Le lendemain de son arrivée, après la messe, se porte au-devant de l'intendant de l'empereur et de ses cent chevaliers. Il gagne, bien sûr, mais est peiné par le nombre de morts de part et d'autre. Puis il envoie des messages dans tous les pays où il s'est fait connaître dans les tournois, pour demander assistance. Pendant ce temps, l'empereur réclame l'aide et les conseils du duc de Soissons, Reyner, du connétable (« constable ») Gaudiner de Cologne ainsi que du duc Otuon de Pavie, qui va devenir le principal ennemi de Guy.

Les vers 1937-2019 sont malheureusement illisibles, mais on comprend qu'une grande bataille a eu lieu, que Reyner et Gaudiner ont été faits prisonniers, tandis qu'Otuon a été blessé. L'empereur, enragé, redonne la charge, avec cinq cents chevaliers cette fois. Guy se lance contre eux avec cinq fois moins d'hommes, mais, chose peu courante dans un roman épique, il est obligé de battre en retraite et d'attendre les renforts. Pendant ce temps, l'empereur décide de rompre l'ennui du siège en allant chasser

¹⁷ Otuon fait sans doute partie des nombreux personnages entièrement fictifs du roman, et son nom est écrit sous des orthographes diverses dans le texte. On peut toutefois noter que, par un amusant hasard, un dénommé « Zotuon », chef militaire païen, fonda le duché de Bénévent au VI^e siècle, duché qui, des siècles plus tard, engloba Pavie.

¹⁸ Autrement dit Benevento (Bénévent en français), qui se situe dans la Campanie.

¹⁹ « Lowayn » (v. 1627). Il faut noter que dans tout ce poème, qui fait montre d'un plus grand souci de vraisemblance, si ce n'est de véricité historique que la majorité des romances, le titre « duc » est souvent donné à des nobles qui n'étaient en réalité que des comtes ou des marquis, comme c'est le cas ici, mais comme le comte de Louvain deviendra lors de la partition de la Lotharingie en 959 duc de Basse-Lotharingie, ici l'erreur n'est pas grande.

²⁰ Probablement Soissons (capitale des Suessiones à l'époque gauloise, d'où le terme utilisé par le poète).

²¹ Il n'y a pas de ville ou village portant ce nom dans la région où est censée se situer l'action, et s'il s'agit d'Arras, le duc de Lorraine du poème est en réalité comte de Flandre, car au X^e siècle Arras est conquise par cette famille extrêmement puissante et qui bénéficie de l'appui du roi de Germanie. (On comprend, devant des incohérences de ce type, pourquoi le roman n'a que l'apparence d'un récit historique, mais également pourquoi on a pu le prendre comme tel au Moyen-Âge).

dans la forêt alentour²², mais cette information est transmise à son adversaire par un traître. C'est ici que le roman prend un tour fort intéressant : au lieu de tendre une embuscade pour faire prisonnier l'empereur, Guy propose de se porter au-devant de lui, une branche d'olivier à la main et de l'inviter courtoisement — mais fermement, car Guy, pragmatique, se fait escorter de cent chevaliers — à venir partager un repas digne de son rang avec le duc, au cours duquel ils pourront régler leurs différends.

(Il manque un folio ici.)

La manœuvre réussit à merveille, car les deux seigneurs se réconcilient. Guy demande alors l'autorisation au duc de reprendre la route. Celui-ci lui propose la moitié de son royaume s'il reste, mais Guy refuse l'offre et s'en va en Allemagne, où il passe quelques temps à la cour de l'empereur. Là, il rencontre des marchands venus de « Constantine-pe-noble » (Constantinople ; v. 2460), qui lui apprennent que l'empereur (celui qui règne sur la partie orientale de l'Empire romain, cette fois) y est assiégé par le « soudan » (sultan). Une fois encore, Guy décide de porter assistance à l'assiégé et défendre la chrétienté avec cent chevaliers fournis par l'empereur franc, heureux de l'aider.

IV. Guy à Constantinople (v. 2515- 3737)

L'empereur byzantin est ravi de la venue de Guy, que sa renommée précède, et qui est accueilli comme un prince. Il lui révèle qu'il a perdu jusqu'à plusieurs dizaines de milliers d'hommes en un jour²³, ainsi que son fils, et lui promet la moitié de son royaume, ainsi que sa fille, s'il réussit à vaincre le sultan. Guy, qui est descendu dans la ville pour récolter des informations, apprend que le neveu du seigneur musulman, Costdram, a été aperçu, que c'est le meilleur guerrier au monde, et que ses armes sont empoisonnées (c'est d'ailleurs lui qui a tué le fils de l'empereur). Malgré ses qualités, Guy s'en débarrasse promptement, tandis qu'Herhaud tue le roi des Turcs, mais les pertes sont grandes de part et d'autre (v. 2674).

L'empereur, persuadé (à tort) d'avoir gagné la guerre, s'en va chasser. Pendant ce temps, son intendant, Morgadour, qui nourrit une grande rancœur contre Guy car il était en lice pour gagner le cœur de la fille de l'empereur avant l'arrivée de l'Anglais, le convainc de rester et de tenir compagnie à la jeune fille. Laisant les deux jeunes gens seuls, il court ensuite raconter à l'empereur que Guy a abusé de sa fille. Malheureusement pour lui, l'empereur ne s'en alarme guère. Morgadour ajuste alors sa stratégie et retourne voir Guy pour tenter de lui faire croire que l'empereur s'apprête à le faire tuer pour avoir pris l'honneur de sa fille. Guy décide de quitter la cité, mais l'empereur le rattrape, persuadé qu'il a été débauché par son riche ennemi pour le combattre. Mais Guy lui explique les raisons de son départ, et l'innocence des relations qu'il a eues avec sa fille. Les deux hommes se réconcilient. Guy est conscient qu'il a été trahi par Morgadour, mais choisit de ne rien dire, sans que l'on sache pourquoi²⁴.

Le sultan s'apprête à faire donner l'assaut sur Constantinople. Guy fait armer tous les hommes de la ville, c'est-à-dire vingt mille (v. 3087). Il tue énormément de Sarrasins dans la bataille, et Herhaud de même, avec une hache danoise nous précise le poète, qui brosse un portrait saisissant du guerrier, l'écume à la bouche à la fin du jour (v. 3234-5). Guy se retrouve face au sultan qui réussit à fendre son heaume, mais notre héros lui rend la pareille au centuple, en l'assortissant d'un petit discours sur l'incapacité de ses dieux²⁵ à le protéger. Le doute envahit les troupes sarrasines. Même le sultan se met à railler les divinités incapables (v. 3338-51) et puis détruit ses idoles, tandis que Guy remercie Dieu de leur avoir permis de gagner.

²² On peut noter ici (la coïncidence, si c'en est une, est amusante) que le roi de Germanie qui régnait à l'époque où se situe le poème, Henri I^{er}, dit Henri l'Oiseleur, était bien passionné de chasse (au faucon, d'où son surnom).

²³ Le gonflement des pertes dans les conflits est manifeste pour toute la partie du poème qui se passe dans des pays lointains et exotiques, que le poète ne connaît sans doute que par des livres où la fiction se mêle au compte-rendu comme celui des voyages de Jean de Mandeville. Mais on pourrait aussi y voir une allusion anachronique aux chefs de guerre de l'empire turco-mongol ultérieur, connus jusqu'en Occident pour leurs massacres.

²⁴ Peut-être en raison d'une conscience aigüe de ses origines humbles, comme on le verra plus tard.

²⁵ Comme dans bien des romances, les Sarrasins, c'est-à-dire les musulmans, sont présentés ici comme étant polythéistes.

La menace sarrasine écartée, l'intendant de l'empereur se remet à œuvrer contre Guy, le faisant envoyer comme messenger au sultan avec douze autres chevaliers après avoir fait croire à l'empereur byzantin que le potentat musulman rassemblait une nouvelle armée contre lui. L'empereur ne laisse partir Guy qu'à contrecœur. Lorsque le chevalier parvient au pavillon du sultan, il l'accuse sans ambages de trahison, au grand dam de son interlocuteur qui ne comprend goutte aux récriminations du chrétien, évidemment, mais qui, une fois informé de son identité, se jure de le tuer pour venger la mort de son neveu Costram. Guy parvient alors à lui couper la tête et fuit, non sans tuer une centaine de Sarrasins. Pendant ce temps, Herhaud voit en rêve Guy environné par les loups et les ours et comprend qu'il est en grand danger. Il se rue à son secours et parvient à le sauver. L'empereur offre à nouveau sa fille au preux, qui accepte de l'épouser (v. 3739).

V. Guy manque épouser la fille de l'empereur mais reprend le chemin de l'Europe.

Guy, parti se promener hors de Constantinople, sauve un lion des griffes d'un dragon. Le félin se met alors à le suivre comme son ombre. Le jour de son mariage avec la fille de l'empereur, le souvenir de Felice le broie soudain le cœur du chevalier, qui s'évanouit dans l'église. Après avoir repris conscience, il demande que les épousailles soient repoussées, le temps pour lui de se remettre du mal qui l'étreint. L'empereur accepte, mais sa fille est désespérée. Guy passe deux semaines sans voir personne, enfermé dans sa chambre d'auberge. Il demande conseil à Herhaud, qui lui dit tout d'abord qu'il serait idiot de refuser un tel mariage, d'autant que la moitié du royaume lui reviendrait par la suite, mais change d'avis devant la fureur de son ami, dont il n'avait pas mesuré la profondeur des sentiments.

Guy s'en retourne d'un cœur léger à la cour, sa résolution prise (résolution dont il ne fait toutefois pas part tout de suite aux personnes concernées). Morgadour, dont les manigances sont toujours restées sans effet, s'en prend cette fois-ci au lion, qu'il éventre. La bête agonise aux pieds de son maître, qui se jure de tuer le responsable. Une jeune fille, qui avait assisté à la mise à mort du félin, lui donne le nom du criminel. Guy tue Morgadour, puis va voir l'empereur pour lui annoncer qu'il s'en va. Il donne pour raison, non son amour pour une autre femme (peut-être par souci de ne pas blesser l'empereur et sa fille ?), mais la trop grande différence de condition entre sa promise et lui, différence qu'on ne manquerait pas de lui rappeler après la mort de l'empereur (v. 4059-4108).

Le héros reprend alors le chemin de l'Angleterre. Arrivé dans une forêt, il demande à ses hommes de partir au-devant de lui pour profiter seul des beautés du printemps. L'épisode bucolique ne dure pas longtemps, car il est interrompu par les gémissements d'un chevalier blessé, gisant sous une aubépine. Celui-ci lui dit s'appeler Tirri, être aux ordres du duc de Lorraine (« Loreyne », v. 4195) et amoureux de sa fille. Parti, comme Guy, pour devenir digne d'elle, il avait reçu un jour un message de la jeune fille lui apprenant qu'on l'avait fiancée au duc de Pavie (le félon de la partie I). Les deux amants s'étaient alors retrouvés en secret et avaient pris la fuite. Dans la forêt où Guy le trouve plus tard, le chevalier a succombé à la fatigue et des brigands en ont profité pour le larder de coups de couteau et enlever la jeune fille (prénommée Oisel). Tirri supplie Guy de la secourir, en échange de ses biens, ce que le jeune homme fait bien volontiers et sans trop de difficultés. Malheureusement, revenu avec elle à l'endroit où il avait rencontré le Lorrain, il ne trouve personne, car Tirri a été retrouvé par les hommes du duc de Pavie, qui l'ont emmené pour le pendre au gibet. Guy leur reprend Tirri mais arrivé sous l'aubépine, c'est la jeune fille qui a disparu, car Herhaud, parti à la recherche de Guy, l'a croisée et emmenée en ville pour la protéger. Après avoir cherché vainement Oisel, Guy se décide à revenir à l'auberge où il confie Tirri aux soins des médecins. Il entend alors une jeune fille qui se lamente et qui, à la vue de Tirri, tombe évanouie car elle le croit mort. Heureusement, Tirri finit par se remettre de ses blessures et les deux hommes deviennent frères jurés (v. 4526-32).

Guy se propose alors d'emmener en Angleterre Tirri et Oisel, dont l'existence est incertaine puisqu'ils sont forcés de se cacher. Il aperçoit un jour par une fenêtre de l'auberge un cavalier mal en point, qui lui dit être envoyé par le père de Tirri, qui a besoin de lui car il est assiégé par le duc de Pavie. Guy fait alors jouer les faveurs qu'on lui doit en Allemagne, et vingt jours plus tard, cinq cents chevaliers allemands sont là. Tous se rendent à Gormoise, la ville du père de Tirri, où ils sont accueillis à bras ouverts. Le lendemain de leur arrivée, un grand bruit aux portes de la ville annonce la venue d'un certain

Loyer, venu « croiser la lance » avec qui en aurait l'audace. La bataille est sanglante. Tirri se montre particulièrement vaillant. Cinq cents chevaliers ennemis périssent. Le duc de Pavie, informé de la chose, décide de redonner l'assaut avec mille chevaliers, avec l'accord du duc de Lorraine. Herhaud est capturé dans la bataille, mais Guy et Tirri lancent une opération de sauvetage et parviennent à le ramener à Gormoise.

Otuon de Pavie tente alors de convaincre le duc de Lorraine de tendre un piège à Tirri, mais ce dernier se refuse tout d'abord à une telle bassesse, préférant combattre Tirri et ses alliés jusqu'à obtenir leur reddition et leurs excuses. Otuon parvient tout de même à le convaincre de faire comme il l'entend, et un archevêque est envoyé à Gormoise pour faire part à Tirri et Guy des regrets du duc et les convier à un rendez-vous avec lui. Le jour dit, les deux parties échangent des serments, mais sur le chemin du retour, Tirri et ses amis sont saisis par les hommes du duc de Pavie. Guy parvient à s'enfuir. Otuon décide de retourner à Pavie avec Oisel, ayant décidé qu'Herhaud et Tirri mourront en prison si personne ne paye leur rançon, mais le duc de Lorraine, informé de ses plans, s'y oppose et lui fait promettre qu'il traitera Tirri comme un hôte de marque en attendant le paiement de ladite rançon, tandis que lui fera de même avec Herhaud. Otuon fait mine d'obtempérer, mais il jette Tirri en prison dès son arrivée à Pavie et menace Oisel de le tuer si elle s'obstine à faire triste mine. La jeune fille lui arrache alors la promesse de quarante jours de répit avant le mariage, en échange d'une plus riante contenance par la suite.

Pendant ce temps, Guy arrive à un château où on l'accueille avec courtoisie avant même de savoir qui il est, et où on lui propose de mettre cinq cents hommes à sa disposition une fois son identité connue. Guy, persuadé que le déplacement d'une petite armée prendrait trop de temps, préfère la ruse. S'étant déguisé en écuyer et noirci son visage d'un onguent, il se présente à Otuon en prétextant avoir un cheval arabe sans pareil à lui vendre. La manœuvre réussit et Guuy se fait ensuite engager comme geôlier en promettant à Otuon de faire passer Tirri de vie à trépas dans la semaine. Guy se fait rapidement connaître d'Oisel et délivre Tirri, à qui il conseille d'aller voir un ami en Allemagne nommé Amis. Puis il révèle son identité au duc le jour du mariage, et lui porte un coup fatal dans la foulée, avant de s'enfuir avec Oisel. Rattrapé par un tout jeune chevalier, il se refuse à le tuer et se contente de le faire tomber de son cheval. Le garçon s'en va voir l'empereur d'Allemagne et lui apprend la mort d'Otuon, dont il avait fait son intendant.

Guy ramène Oisel à Tirri. Après un certain temps passé chez Amis, il rappelle à son ami qu'il est temps qu'ils retournent voir son père. Amis les accompagne avec une armée et ils prennent villes et châteaux sur leur passage. Informé de la nouvelle, le duc, au lieu de s'en alarmer, se réjouit de leur approche, et fait savoir qu'il donne à Tirri sa fille ainsi que la moitié de ses terres (v. 6217 sq.). Il libère également tous les hommes de Guy et envoie Herhaud à sa rencontre. La réconciliation est d'autant plus appréciée par Guy qu'il était persuadé qu'il aurait à combattre le duc lorsqu'il était parti d'Allemagne.

Quelque temps plus tard, lors d'une chasse, Guy poursuit un sanglier particulièrement déterminé à survivre jusqu'en Bretagne. Il fait sonner son cor à l'hallali et est entendu par le seigneur local qui envoie son fils en reconnaissance. Ce dernier, furieux qu'un étranger ait ainsi braconné sur les terres de son père, frappe Guy au lieu d'écouter ses explications, et Guy réplique avec un coup qui s'avère mortel. Il quitte les lieux mais, perdu, finit par trouver le chemin d'un château qui n'est autre que celui du comte Florentin dont il vient de tuer le fils. Le comte, qui ignore encore ce qui s'est passé, accueille courtoisement l'étranger et lui fait servir à manger. Entretemps, le corps de son fils est ramené, et le meurtrier reconnu. Guy, cerné par les hommes de Florentin, lui fait valoir qu'il se déjugerait à assassiner un homme désarmé à qui il a offert gîte et couvert. Florentin lui accorde de quitter le château comme il est venu avant de se lancer à sa poursuite. Il parvient à le rattraper, mais comme cela fait quinze ans qu'il n'a pas combattu, il est incapable de se battre, et Guy prend pitié de lui. Voyant d'autres hommes s'approcher, l'Anglais s'enfonce dans la forêt, où il tue et blesse un grand nombre de ses poursuivants.

Guy parvient à rejoindre la Lorraine, où il prend congé du duc et de Tirri, qui a mauvais gré de le voir partir, au motif que ses ennemis ne manqueront pas de l'attaquer une fois la nouvelle du départ de son valeureux frère juré connue. Mais Guy refuse de se laisser attendrir et il retourne enfin en Angleterre,

pays qu'il a quitté sept ans plus tôt. Il retrouve le roi Athelstan, en résidence à ce moment-là à Warwick, mais bientôt un vent mauvais amène d'Irlande un monstre que Guy offre de combattre. Le roi accepte et lui donne cent chevaliers pour le protéger. Guy tue la bête et en ramène la tête, qui est exposée à Warwick. Le roman se termine ainsi, de manière abrupte, sans le traditionnel épilogue, mais cela s'explique par le fait que les aventures de Guy se poursuivent dans le poème qui suit celui-ci dans le manuscrit Auchinleck, et qui est étudié dans un autre document.

Traduction (morceaux choisis) :

Extrait 1. Guy malade d'amour (v. 309- 378) :

To a fenestre þan Gij is go, {f.109vb}
 Biheld þe castel, þe tour also.
 'Tour' he seyð 'feir artow bisett.
 In þe is þat maiden bischett
 Þat liueþ þer in ioie & blis
 & ichir loue, for soþe ywis.
 Tour when wer þou ouerþrowe
 & wiþ þe winde al toblowe
 Þat y miȝt hir wiþ eyȝen se
 Þat y loue more þan me?'
 He ginneþ to wepe & sore siche
 His care him neweþ eueriliche;
 Adoun he fel & swoune bigan –
 More sorwe made neuer man –
 & cursed þe time þat he was bore,
 For now he haþ his witt forlore.
 (...)
 Þerl dede þe leches ofsende
 Of Gyes iuel to wite þat ende.
 Þe leches ben to him ygo,
 Gij þai finde blaike²⁶ & blo.
 Hij asked him where his iuel stode,
 He seyð for hete he brend nere wode.
 'So hot ich am & bren[n]inge –
 Mi sorwe is euer cominge –
 Þat al mi limes it haþ totȝt;
 Swiche liif y lede day & niȝt.
 After þe hete me comeþ a chele
 Þat me greueþ wiþ vnskele
 Þat y wex cold as ise.
 So vnkinde iuel it is
 Þat al mine limes it wil²⁷ to-te;
 & seþþe me comeþ swouninges þre,
 For anguis swoune it me doþ
 Tviis or þriis y say for soþ.
 Swiche liif y lede niȝt & day
 Non oþer wise y no can ȝou say.'

À une fenêtre Guy se rendit,
 310 D'où il vit le château, et la tour aussi.
 « Tour », dit-il, « tu contiens une bien belle chose.
 En toi est enfermée la jeune fille
 Qui y vit dans la joie et l'allégresse
 Et que j'aime, en vérité.
 315 Tour, pourquoi ne tombes-tu pas,
 Emportée par le vent
 Pour que je puis la voir de mes yeux,
 Moi qui l'aime plus que moi-même ? »
 Il se met à pleurer et s'angoisser
 320 Son tourment se renouvelle sans cesse ;
 Il tomba au sol, en pâmoison –
 Nul homme n'eut plus de chagrin –
 Et maudit le moment de sa naissance,
 Car il avait maintenant perdu le sens.
 (...)
 Le comte fit chercher les médecins
 Pour qu'ils fassent cesser le mal de Guy.
 Les médecins s'en vont le voir,
 360 Et trouvent Guy pâle, livide.
 Il leur demanda quel était son mal,
 Disant qu'il brûlait tant qu'il en était presque fou.
 « J'ai si chaud, je brûle tant, --
 Cela me tourmente sans arrêt,--
 365 Que cela m'a (comme) démembré ;
 Cela m'affecte jour et nuit.
 Après la sensation de chaleur vient un froid
 Qui me prend sans modération
 De sorte que je deviens aussi froid que la glace.
 370 Ce mal est si mauvais
 Qu'il affecte tous mes membres.
 Et depuis il me vient des évanouissements en série²⁹,
 Car l'angoisse me fait perdre le sens
 Deux ou trois fois (à la suite), c'est la vérité.
 375 Voici la vie que je mène nuit et jour.
 Je ne peux vous en dire autre chose. »

²⁶ Terme qui vient du vieux norrois (attesté en vieil-islandais sous la forme *bleik-r*) plutôt du vieil-anglais *blæc*, mais qui est parfois confondu en moyen-anglais avec *blak*, « noir », comme dans l'expression « blak and blo », où les deux termes veulent dire la même chose, c'est-à-dire « pâle, livide », plutôt que « noir et bleu » comme on voit parfois cette expression traduite.

²⁷ Vu l'avancement de la maladie de Guy, « wil » n'est probablement pas à prendre comme un auxiliaire du futur ici, mais comme un verbe lexical indiquant la volonté, d'autant que Guy parle de son mal comme s'il s'agissait d'un mauvais esprit ayant décidé de l'abattre.

²⁹ On pourrait aussi comprendre qu'il a perdu connaissance trois fois en tout, mais cela paraît peu, dans le contexte ; d'où ma préférence pour des successions de plusieurs étourdissements.

¶ Þan seyð þat on ‘a feuer it is.’
 ‘3a’ quod Gij ‘a liþer, ywis.’

L’un des médecins fit alors : « c’est une fièvre »³⁰.
 « Oui », dit Guy, « il me semble que c’est un mal »³¹.

Extrait 2. Rencontre de Guy et Tirri

Þe weder was hot in somers tide.
 ¶ In May it was also ich wene
 When floures sprede & springeþ grene.
 Into a forest sir Gij is go
 Neye a cite nouzt fer þerfro. 4130
 Þan seyð Gij to his meyney,
 ‘Wendeþ swiþe wel an heye
 Mine in to nim in þe cite.
 Ich wil a while here pleye me.’
 For to here þe foules singe 4135
 Þerin was þo his likeinge.
 His folk he doþ fram him go,
 Alon bileft sir Gij þo.
 Hadde he noiþer knaue no grome
 Seriaunt no squier non. 4140
 Selcoupe it was for to here –
 In priue stede stode Gij þere –
 So michel he herd þo foules sing
 Þat him þouzt he was in gret longing.
 So mani þinges he ofþouzt 4145
 Þat out of his riht way him brouzt.
 So long forþ he is rideing
 In his weye forþ secheing
 Þat o groning fram fer he herd.
 He oflist & þider he ferd. 4150
 Þe mening seyð ‘allas, allas,
 Þat ich was born for swiche trespas;
 Ac now is me iuel bifelle.
 Deþ whi wiltow so long duelle?’
 Þiderward sir Gij him drouz 4155
 & loked vnder an haweþorn bouz.
 Þe bodi he seye of a knizt,
 Þerof he hadde wonder, aplizt.

Le temps était chaud, c’était le printemps ;
 Le mois de mai, il me semble,
 Quand les fleurs surgissent partout et que tout reverdit
 Guy pénètre dans une forêt,
 Proche d’une cité.
 Guy dit à ceux qui l’accompagnaient,
 « Rendez-vous rapidement
 Dans l’auberge que j’ai choisie en haut dans la cité.
 Je vais rester ici un moment me divertir. »
 Car (l’idée d’)entendre les oiseaux chanter
 Dans ce lieu lui plaisait bien.
 Ses gens le quittèrent,
 Et Guy se retrouva seul,
 Sans page ni jeune garçon,
 Serviteur ou écuyer.
 C’était merveilleux d’entendre (les oiseaux)
 Guy se tenait là, seul :
 Il écouta si longtemps les oiseaux chanter
 Qu’il lui sembla éprouver un grand désir.
 Il pensa à tant de choses
 Que cela le mena hors du droit chemin.
 Il chevauche si longtemps
 Allant de l’avant dans sa quête
 Qu’il finit par entendre un gémissement.
 Il tendit l’oreille et se dirigea vers le bruit.
 Les mots disaient « Hélas, hélas,
 Pourquoi suis-je né, si c’était pour finir ainsi ;
 Il m’est arrivé du mal.
 O Mort, pourquoi tardes-tu tant ? »
 4155 Guy alla dans la direction (du gémissement)
 Et regarda sous un buisson d’aubépine.
 Il y vit le corps d’un chevalier,
 Et cela l’étonna fortement.

Extrait 3. Description du dragon

On a day at þe ches pleyden he
 Wiþ þat come þer þre men rideinde, 6755
 Of þe cuntre fre men heldinde,
 To þe king þai seyð ‘sir vnderstond
 Hard tidinges we bring þe an hond.
 Bot ze sone take zeme þerto
 Alle zour lond ze schul forgo. 6760
 Þer is comen opon þi lond
 A best þat bringeþ it al to schond.
 Out of Jrlond it come. {f.146ra}
 To miche harm it haþ ydon;
 It no leueþ man no wiman non 6765

Un jour qu’il jouait aux échecs
 6755 S’en vinrent trois cavaliers
 Des hommes libres du pays.
 Ils dirent au roi : « Sir, comprenez
 Que nous vous apportons de mauvaises nouvelles
 Si vous n’y portez pas attention
 6760 Vous perdrez tout votre royaume .
 Il est venu en ce pays
 Une bête qui apporte la destruction.
 Elle vient d’Irlande.
 Elle a déjà fait beaucoup de mal ;
 6765 Elle n’épargne ni homme ni femme

³⁰ La docte conclusion du médecin, après une telle tirade, a de quoi faire rire et n’est pas sans rappeler les médecins de Molière...

³¹ On voit bien ici que Guy persiste à voir sa maladie comme un adversaire maléfique (« liþer » pouvant se traduire par « mal, péché » mais aussi par « être maléfique ») plutôt que comme une banale fièvre.

Þat it no sleþ hem ichon,
 Bot sum þat aschaped beþ
 Þurth chaunce & to þe cites.
 It freteþ men & bestes also
 Riȝt for soþe y telle þe to.
 Neuer nas best no so kene,
 Gret heued it haþ & gastelich to sene.
 His nek is greter þan a bole
 His bodi is swarter þan ani cole.
 It is michel & long & griseliche,
 Fram þe nouel vpward vnschepliche.
 Þe smallest scale þat on him is
 No wepen no may atame, ywis.
 As a somer it is brested bifore in þe brede
 & swifter ernend²⁸ þan ani stede.
 He haþ clawes also a lyoun;
 Men seyþ þat it is a dragoun.
 Gret wenges he haþ wiþ to fle;
 His schaft to telle alle ne mow we.
 Þe bodi is gret toward þe teyle,
 Swiche a best nas neuer saunfeyle.
 Þe teyle is gret & wel long.
 In þe warld nis man so strong,
 & were y-armed neuer so,
 & he wiþ þe teyle smot him to,
 Þat he no worþ ded anon;
 No schuld he neuer ride no go[n].

Elle tue tout le monde,
 Sauf ceux qui ont réussi à s'échapper
 Par chance, et à gagner les villes.
 Elle mange hommes et animaux
 6770 C'est la pure vérité que je vous dis là.
 Il n'y eut jamais bête plus avide.
 Elle a une grosse tête et est horrible à voir.
 Son cou est plus grand qu'un tronc d'arbre,
 Son corps plus noir que le charbon.
 6775 Elle est énorme, longue et hideuse ;
 Du ventre jusqu'en haut elle est difforme.
 La plus petite écaille qu'on trouve sur elle
 Ne peut être entaillée par aucune arme, je crois.
 Elle est aussi large qu'un engin de siège³²
 6780 Et plus rapide que n'importe quelle monture.
 Elle a les griffes d'un lion ;
 On dit que c'est un dragon.
 Elle a de grandes ailes qui lui servent à voler ;
 Nous ne saurions décrire toute son apparence.
 6785 Sa queue est très grande,
 Une telle bête n'a jamais existé auparavant.
 Sa queue est grande et très longue.
 Il n'existe aucun homme au monde qui soit aussi fort
 Ni aussi (bien) armé.
 6790 Qu'elle le frappe avec sa queue,
 Et il mourra sur le champ ;
 Il ne pourra plus jamais chevaucher ou marcher.

²⁸ Le verbe « ernen » veut dire « obtenir compensation, gagner » et semble avoir été mis là pour combler un vide plus que pour son sens lexical.

³² Ou une bête de somme (les deux sens sont possibles pour « somer »).